

À Chantal, Jean-Baptiste et Émilien

Merci à Alain Pigeard, Thierry Choffat,
Christèle Fromain-Gardaz, Marc Fusier
et particulièrement Jean-Baptiste

LES EAUX NOIRES
DE LA BÉRÉZINA

Alain FAUCONNIER

LES EAUX NOIRES DE LA BÉRÉZINA



ÉDITIONS
CABÉDITA
2020

Couverture: D.R., Ernets Crofts, *Le Matin de la Bataille de Waterloo*.

© 2020. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

© 2017. Éditions de l'Armançon

ISBN 978-2-88295-876-1

– Ici, c'est un haut lieu, vois-tu.
– Qu'est-ce qu'un haut lieu? lui dis-je.
– Un haut lieu, dit-il, c'est un arpent de géographie fécondé par les larmes de l'Histoire, un morceau de territoire sacralisé par une geste, maudit par une tragédie, un terrain qui, par-delà les siècles, continue d'irradier l'écho des souffrances tues ou des gloires passées. C'est un paysage béni par les larmes, et le sang. Tu te tiens devant et, soudain, tu éprouves une présence, un surgissement, un je-ne-sais-quoi. C'est l'écho de l'Histoire, le rayonnement fossile d'un événement qui sourd du sol, comme une onde. Ici, il y a eu une telle intensité de tragédie en un si court épisode de temps que la géographie ne s'en est pas remise. Les arbres ont repoussé, mais la Terre, elle, continue à souffrir. Quand elle boit trop de sang, elle devient un haut lieu. Alors il faut la regarder en silence car les fantômes la hantent.

Sylvain Tesson, *Berezina*, éditions Guérim, 2015.

*Les guerres commencent par l'ambition des princes
et finissent par le malheur des peuples.*

*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle
avant l'ère vulgaire, Abbé Jean-Jacques Barthélémy, 1788.*

Prologue

En ce début d'après-midi du 25 avril 1810, il faisait exceptionnellement chaud à Chalon-sur-Saône.

Les façades de la rue des Étuves réfléchissaient l'ardeur du soleil. Les grilles, les descentes de gouttière, tout ce qui était en métal brûlait si l'on devait y poser la main. La lumière blanche éblouissait, le moindre recoin ombragé devenait un véritable asile. La rue accablée n'avait âme qui vive. Pierre, oppressé, cherchait l'ombre dans sa progression en direction de l'immeuble de tante Amélie. Sa dernière visite remontait à l'été dernier. Pas facile de voir la famille pour un militaire. Il l'a toujours appréciée, tante Amélie. Toujours attentive à ses neveux, femme respectée, appréciée, bonne comme le pain, veuve d'un notable de Chalon, l'honorable magistrat Jean-Baptiste Desbordes. Il arriva au but avec un grand soulagement. Les volets étaient fermés, quoi de plus naturel par cette chaleur. Encore quelques instants, et la tante lui tendrait un grand verre de coco. La fraîcheur des pierres de la cage d'escalier l'accueillit enfin. Une fois sur le palier du premier étage, il sonna trois fois, rapides, c'était le code. Pas de réponse. La tante s'était peut-être assoupie

avec cette chaleur? Il sonna à plusieurs reprises. Aucune réaction à l'intérieur. Peut-être était-elle sortie, se demanda Pierre sans y croire.

Le concierge interrogé lui assura que madame Desbordes n'avait pas quitté l'appartement, qu'elle n'était pas folle au point de sortir par une telle chaleur. À ce moment-là, une sourde angoisse saisit Pierre. Quelque chose n'était pas normal. Si la tante était encore chez elle, il y avait sûrement un problème puisqu'elle ne répondait pas... Pierre, suivi du concierge, enfonça la porte d'un rude coup d'épaulé. Tante Amélie gisait sur le dos, au milieu de la salle à manger, dans une mare de sang. Sa robe retroussée cachait son visage. Des éclaboussures de sang maculaient le tapis, les rideaux, la nappe de la table...

– C'est un assassinat, cria le concierge après un moment de stupeur. C'est un assassinat!

Les voisins rameutés se précipitèrent sur le palier, risquèrent un œil avec cette curiosité morbide qui anime tous les badauds.

– Il faut prévenir la police, dit quelqu'un.

Lorsque le commissaire et quelques agents arrivèrent enfin, ils trouvèrent Pierre hébété assis dans la loge. Les forces de l'ordre procédèrent aux premières constatations. Le commissaire Rollin, expérimenté, lui fit bientôt un compte rendu :

– Tout d'abord, qui êtes-vous monsieur? Le neveu de la victime, mais encore?

– Pierre de Cernay, attaché à l'état-major du maréchal Oudinot, actuellement en congé dans ma famille.

– Votre famille...?

– Mon père est Antoine de Cernay, négociant en fournitures aux armées. Ma famille est domiciliée rue des

Tonneliers à Chalon. Pourquoi s'en prendre à ma tante ? C'est une sainte femme, tout le monde l'estime...

– Votre tante a été assassinée hier soir, elle a reçu deux coups de couteau dans la gorge. Comme le sang jaillissait, l'assassin, car je pense qu'il était seul et même sans expérience, a recouvert la partie supérieure du corps de la victime avec un pan de sa robe. La cupidité est le seul mobile : plusieurs meubles ont été ouverts ou forcés, nous avons trouvé une cuiller d'argent par terre, sans doute oubliée. Un petit coffret d'acajou, son coffret à bijoux je suppose, a été fracturé et vidé.

Le lendemain, il en apprit davantage. Ce qui l'étonnait, c'est que le commissaire affirmait deux choses : l'assassin était seul et sans expérience.

– Oui, dit le policier. Après examen attentif, j'ai remarqué que les traces de sang laissées par les empreintes de doigts, par leur dimension et leur forme, étaient toutes identiques. De plus, les meubles ont été fracturés très maladroitement avec un bec d'âne, ça ne ressemble pas à la manière des voleurs professionnels.

L'enquête progressa rapidement. Le concierge, interrogé pour savoir si quelqu'un était passé chez tante Amélie dernièrement, répondit qu'il n'avait vu que l'ancien cuisinier de la défunte, Villani, un individu plutôt sympathique à la recherche d'ouvrage, qui lui avait fait la conversation pendant une heure environ la veille de l'assassinat. Comme il louait un garni en ville, rue Neuvedes-Lancharre, les agents l'appréhendèrent aussitôt. Le cuisinier, nia toute participation au crime, put même fournir des preuves de sa présence au cabaret ce soir-là. En revanche, il apprit aux enquêteurs qu'il s'inquiétait d'un camarade, Lecerf, ancien aide-cuisinier et joueur invétéré,

dont il n'avait plus de nouvelles depuis quelques jours. Lecerf créchait dans le quartier de la Citadelle, un endroit mal fréquenté. Un voisin dans l'immeuble se souvenait que vers la fin avril, Lecerf était rentré tard la nuit, et il l'avait vu saisir sa chandelle avec une main tachée de sang. Il avait supposé un accident ou une rixe et n'y pensa plus.

Après une surveillance de quelques jours, Lecerf était arrêté sans résistance, une perquisition révéla quelques bijoux cachés sous son grabat. Il avoua le crime, qu'il avait commis sur les indications d'un débiteur au jeu, dont il ignorait le vrai nom. Le dit débiteur était un individu de taille moyenne, aux cheveux brun-roux, avec des favoris, entre vingt et trente ans. La police se mit à la recherche de l'individu malgré la minceur de la description, en vain. Ceux qu'on présenta à Lecerf sortaient de la lie de Chalon, mais n'étaient pas les bons.

On guillotina Lecerf en place de Beaune au mois d'avril 1812. Ainsi justice semblait faite.



Le condamné à peine refroidi, le commissaire convoqua Pierre, représentant la famille de Cernay. Il le savait à Chalon, en congé de quelques jours avant un départ imminent en campagne. Pierre était en effet devenu l'interlocuteur privilégié, la famille atterrée s'était retirée dans le deuil. Quant à ses cousins à peu près du même âge que lui, ils auraient pu assurer le même rôle et l'épauler, mais ils étaient retenus loin d'ici, eux aussi dans les rangs de la Grande Armée. Antonin l'artilleur dirigeait sa batterie en Allemagne semblait-il, Justin le cuirassier chevauchait en Pologne selon sa dernière missive. Après

avoir passé leur enfance ensemble, les trois cousins restaient liés par un destin commun, celui de la carrière militaire. Trois tempéraments différents, bien trempés : Antonin volontaire et déterminé, Justin dévoué corps et âme à son peloton et Pierre l'ambitieux.

Le printemps était là, avec cette légèreté de l'air et ce renouveau de soleil qui donnent envie de vivre. Le commissariat sentait l'encre et la poussière, les sifflements des martinets passaient par la fenêtre ouverte. Les gratte-papiers s'activaient sur leur écritoire. Une fois assis, le commissaire l'entretint aussitôt :

– J'ai du nouveau sur votre affaire. Vous savez que Lecerf n'a été que l'exécuteur idiot de ce crime. L'initiateur est cet individu qui lui a donné l'adresse de votre tante, un moyen de régler sa dette de jeu. Nous n'avons pu le reconnaître jusqu'à ces derniers jours. Or, nous avons « un arrangement » avec une fille de mauvaise vie en échange de renseignements utiles à nos enquêtes. Cette fille a été le témoin de la scène quand Lecerf et cet inconnu ont passé la soirée à jouer au cabaret, à l'enseigne du Renard. Elle connaissait le perdant, vous savez, l'homme aux favoris et aux cheveux brun-roux, un ancien habitué de ses charmes. Il s'agit de Virgile de Cernay, ouvrier charpentier à Givry, de votre famille je crois...

– Oui, mais nous ne nous fréquentons pas.

– C'est Virgile de Cernay qui a donné l'adresse de votre tante, insista le commissaire. En lui indiquant où trouver ses richesses...

Tout à coup, Pierre comprenait. Virgile, ce misérable, avait donné l'adresse de sa tante, personne inoffensive, pour se tirer d'une dette de jeu, au risque de la faire assassiner. Au fond, il ne connaissait pas ce vague cousin qu'on

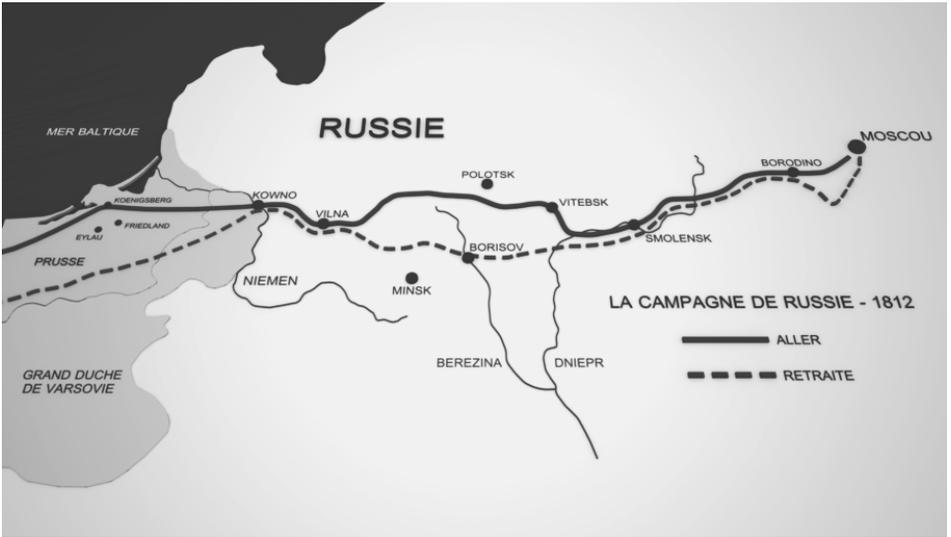
prétendait peu recommandable. Pierre était sûr que s'il avait agi ainsi, c'était aussi par pure jalousie, pour nuire à une famille plus aisée que la sienne. La sienne, ruinée par la Révolution, avait rompu tout contact avec les autres de Cernay, qui s'en étaient plutôt bien sortis par l'acquisition de biens nationaux.

Indigné, révolté, Pierre s'emporta :

– Il faut l'arrêter de suite, le juger lui aussi, c'est un infâme scélérat!

– Hélas monsieur... Depuis quelques mois, Virgile de Cernay est aux armées, au 1^{er} bataillon de l'Escaut des ouvriers militaires de la Marine. Ce qui nous prouve qu'après avoir quitté la région, il a trouvé de l'embauche dans les arsenaux du littoral, dans celui d'Anvers en tout cas, puisqu'on me dit que ce bataillon est surtout composé de Bataves¹. Il est quelque part en Pologne, en vue de la nouvelle campagne. Il sera difficile de procéder à son arrestation, vous savez comme moi que les corps d'armée sont en mouvement, il y a de grandes concentrations, l'administration militaire a fort à faire. S'il se tire vivant de cette campagne, nous l'arrêterons à son retour.

1- On continuait d'appeler ainsi les habitants de la « République Batave », qui exista de 1795 à 1806. Cette république couvrait les actuels Pays-Bas. Napoléon la remplaça par le royaume de Hollande, avec à sa tête son frère Louis Bonaparte.



© Jean-Baptiste Fauconnier